180

LETTRE

A Meſſieurs les Repréſentans de la Cité au Conſeil municipal de Marſeille.

Coll
FRC
4544

MESSIEURS,

Le ſort de la Patrie eſt en vos mains; il ne dépend pas du réſultat de vos découvertes relatives à la comptabilité; peu nous importe au fond de ſavoir qui ſont ceux qui nous ont volés, & quelles ſont les ſommes volées. Il ne dépend pas de votre détermination ſur les impoſitions; ce point eſt convenu; les comeſtibles ne ſeront pas grevés par l'impôt; le riche ſeul le ſupportera. Il dépend eſſentiellement de la déciſion que vous allez porter ſur la Garde bourgeoiſe exiſtante; ce point, le plus délicat, le plus important de tous, eſt auſſi celui auquel tous les Citoyens ſoient attachés. Un inſtant de foibleſſe peut vous déshonorer & nous perdre: votre fermeté ſeule rétablira dans Marſeille le calme, l'ordre & la con-

fiance. Il n'eſt plus tems de rien déguiſer; les conſidérations particulieres doivent faire place à la voix ferme & ſévere de la vérité : c'eſt elle qui vous parle par mon organe. Je ne ſuis rien qu'un bon Citoyen; j'aime mon pays, ſon bonheur, ſa gloire, ſa tranquillité.

Je fus tranſporté de joie quand je vis ces braves jeunes gens écarter de vos foyers les fureurs ariſtocratiques, extirper le brigandage municipal, ſecouer le joug honteux d'une puiſſance intermédiaire qui vous opprimoit, & par elle & par ſes agens. Un inſtinct de juſtice animoit leur ſainte confédération; ils obéiſſoient ſans peine aux chefs qu'ils s'étoient donnés volontairement. Ils étoient en même tems chéris du peuple dont ils prenoient les intérêts, néceſſaires aux riches dont ils conſervoient les propriétés, formidables aux traitres dont ils déroutoient les complots.

Je fus navré de douleur quand je vis abattre les forces qu'un miracle ſeul vous avoit données après trente ans d'aviliſſement & de ſervitude, quand je vis humilier par un renvoi honteux cette brave jeuneſſe à qui vous deviez l'exiſtence & l'honneur. Je bondis de colere au ſouvenir des calomnies de toute eſpece dont

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

les ennemis du bien public la couvrirent à cette époque. De ſecretes & menſongeres délations ſurprirent à la fois la religion du Gouvernement & celle d'un Commandant ami de l'équité. La tête de quelques chefs fut même demandée à cet homme reſpectable dont le cœur eſt heureuſement l'aſyle des vertus, & de qui la ſenſibilité ſauva ces mêmes chefs, qu'il n'éloigna que pour les dérober à l'atrocité des délateurs qui l'environnoient dans nos murs.

Alors s'eſt formée ſur les débris de la Garde citoyenne une Milice bourgeoiſe, compoſée de ſoixante Capitaines nommés dans un Conſeil au moins inſuffiſant, pour ne rien dire de plus. Ces Capitaines choiſirent à leur gré chacun quatorze Lieutenants; & cette nouvelle Armée de Chefs eut le double déſagrément de voir la confiance publique s'éloigner d'elle, & les Citoyens méconnoître les drapeaux de la patrie, & refuſer de marcher ſous des Maîtres qu'un choix unanime & libre n'avoit pas mis à leur tête. Le mécontentement étoit général; il s'exhaloit en murmures; reſſource de l'homme vrai, dans un climat brûlant où les têtes fermentent, où la bouche eſt toujours l'interprete énergique du cœur. L'amertume

des plaintes accrues par la conduite de quelques perſonnages ſuſpects à la Cité, parut dangereuſe à ces derniers; & la ſcene du 19 août arriva. Des Citoyens armés marcherent contre des Citoyens ſans armes, que la curioſité ſeule avoit conduit. Les uns & les autres étoient, ſans le ſavoir, deſtinés à donner aux monſtres qui les trompoient tous, le ſpectacle d'une horrible boucherie. Quelques voix donnerent le ſignal du carnage, le peuple déploya ſes fureurs. La maiſon d'un Magiſtrat cher à tous les Citoyens fut indignement ſaccagée. Qui l'eût pu prévoir?..... on a raiſon de le dire: les hommes ſont aveugles dans leurs vengeances.....

La Garde bourgeoiſe diviſée & pourſuivie ne ſongeant plus qu'à ſa propre conſervation, ne pouvoit arrêter les flots du déſordre; il fallut faire entrer ces ſoldats dont on avoit environné nos paiſibles murs; c'étoit le but où tendoient depuis long-tems ceux qui craignoient l'œil pénétrant du Citoyen, porté ſur les obſcures opérations que l'homme avide & puiſſant ordonna, que des hommes foibles ou corrompus exécuterent. Alors non contens d'enchaîner l'opinion, ils ſe vengerent d'elle; il n'avoit point exiſté

d'émeute ; l'affaire du 19 n'étoit qu'un de ces événemens que l'on pouvoit attribuer à l'imprudence, peut-être au désordre du moment, s'il étoit possible de méconnoître les agens qui l'ont provoquée. Ces agens armés de la force ne songerent qu'à donner l'échange ; des Conseillers integres & fermes, des Citoyens honnêtes & sinceres avoient improuvé l'établissement de la Garde bourgeoise ; delà fut déduite la conséquence qu'eux seuls étoient les auteurs de la sédition, qu'ils avoient soulevé le peuple, qu'un complot avoit été formé contre la Milice citoyenne. Le traitre n'est pas injuste à demi ; des hommes irréprochables furent proscrits ou jettés dans des cachots. Il existoit des coupables, l'on n'a cherché que des victimes ; & la cause de ces maux procede de l'illégalité de la Garde bourgeoise actuelle ; les jalousies, les haines, les défiances, le meurtre enfin, voilà les funestes effets qu'un établissement vicieux dans le principe a produit jusqu'à ce jour parmi nous.

A Dieu ne plaise que je veuille incriminer mes Concitoyens, mes amis, qui composent cette armée de Chefs actuellement existante ; je les aime trop, pour ne pas être indigné des pieges qu'on leur

a tendus, pour ne pas être effrayé de ceux qu'on leur prépare. Oui, Meſſieurs, je dois tout dire, & je ſerois un traitre ſi, gardant une honteuſe neutralité par crainte ou par inſouciance, je ne développois point des idées d'où dépend le ſalut de ma patrie. Je ne cherche point à faire ici l'éloge du Repréſentant que le Monarque a envoyé parmi nous; il eſt depuis longtems gravé dans nos cœurs. C'eſt par ſes ſoins que la Cité vous a commis, qu'elle vous a confié ſes intérêts les plus chers; & nos vœux riſquent d'être déçus, & les maux les plus grands peuvent encore nous être deſtinés. L'opinion générale eſt connue; elle a déja prononcé l'abſolue réformation de la Garde exiſtante, & cependant la déciſion du Comité que vous avez nommé n'eſt pas encore aſſiſe; que dis-je! elle eſt annoncée d'une maniere alarmante. On forme des projets de réſiſtance; on fait plus, on vous menace, & l'on oſe vous dicter les moyens de tempérament que vous devez vous contenter d'apporter au régime de la Milice Bourgeoiſe. Des modifications..... quelques changemens..... il n'en peut exiſter..... Le vice eſt radical; vous ne feriez que l'étendre davantage. La gangrene a gagné le corps; vous ne pouvez ſauver les membres; le ſalut de

votre pays exige que vous lui ſubſtituiez un corps plein de vie. Et depuis quand des égaux prétendroient-ils être nos Chefs ſans notre aveu, ſans notre choix? Pourquoi réduiroit-on le Citoyen à la déshonorante alternative, ou de refuſer ſon ſecours à ſa patrie, ou de marcher forcément ſous un Chef qu'il déſavoue? Ces Citoyens qui compoſent la Garde Bourgeoiſe ne voient donc pas comme on les joue, à quel point on les compromet! En multipliant, comme l'on fait, le nombre de ceux qui commandent, l'on humilie & l'on écarte ceux qui doivent obéir, en engageant les premiers à pourſuivre leurs opérations acceſſoires, tandis qu'un Comité s'occupe de leur ſort principal; on laiſſe ſoupçonner à la preſque totalité des Citoyens, que la Garde Bourgeoiſe n'entend pas être remerciée; & je frémis de le dire, quoiqu'on le diſe tout haut, des mains ſéditieuſes meuvent les reſſorts de l'amour propre, & les diſpoſent à l'oppoſition. Je ſais que de pareils projets ne réuſſiront pas; mais je n'ignore point que ſi l'on ne peut corrompre à cet excès nos dignes Concitoyens, il eſt au-moins poſſible d'en tromper une partie. C'eſt contre cette erreur que je veux la prémunir, & vous raſſurer ſur les craintes dont on vous

assiege. Votre décision ne trouvera ni rébelles ni contradicteurs. Les Citoyens qui composent la Garde actuelle se sacrifieront volontiers au rétablissement de l'ordre & de la confiance. Il en est beaucoup qui jouiront de l'honorable satisfaction de se voir remis par un choix unanime au poste qu'ils auront quitté sans murmure. Ceux qui rentreront dans la classe de simples volontaires, se féliciteront comme ce Philosophe Athénien de la préférence accordée à d'autres, & tous perdront à jamais le souvenir de nos divisions intestines. Aujourd'hui nous n'avons que des Chefs isolés ; demain nous aurons des Soldats réunis. Ce jour du triomphe public sera marqué par la prospérité de notre superbe Ville, & par le désespoir impuissant de ses méprisables ennemis.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

UN CITOYEN.